

Les larmes de l'Oranaise...

Revoilà la Mitidja ! L'autoroute m'empêche pourtant de jouir du spectacle enchanteur de cette terre de luttés et d'espérance, nourrie des rêves de justice et d'égalité qui ont traversé le siècle comme un boulet de lumière dans le ciel ténébreux de la colonisation. La Mitidja, verger de la capitale, labourée en long et en large par les sillons de tant de réformes et de contre-réformes, retournée par les lois et leurs amendements, mais toujours arrosée par le sang et la sueur des braves.

Mais où est Boufarik ? Là-bas, au bout d'une bretelle, le béton a rejoint le béton et c'est par miracle que les pistes de l'aérodrome militaire ont été épargnées. Le béton a tout bouffé... Je n'ai pas revu Blida depuis une vingtaine d'années et je la devine derrière les glissières de l'autoroute et les haies poussiéreuses ; je la devine grossie comme une porteuse de triplés, avachie sous le poids des buildings qui poussent aux quatre coins de la cité. Je la devine anxieuse comme une ménopausée, les seins tombant d'un figuier qu'on a oublié de secouer... La route d'Oran continue dans un décor que je reconnais à peine. On ne passe plus par Oued El Alleug. Je voudrais tant revoir la cité tranquille de mes vingt ans et visiter la demeure seigneuriale de ma tante, courir dans son verger et visiter sa cave mystérieuse. Juste pour faire renaître ces sentiments qui ne nous habitent plus ; ceux de la jeunesse insouciante, du journalisme militant dans les domaines

socialistes et du grand vent d'espoir qui passait au-dessus de nos têtes comme un siroco de juin...

Oued El Alleug et ses oranges amères sont bien loin maintenant. Je ne sais plus où nous sommes. L'autoroute dribble les monts et les vallées mais évite les villes. Nous sortons du long ruban rectiligne pour nous enfoncer dans l'ancienne route nationale. Un bouchon et beaucoup de poussière. Elle vient certes de la cimenterie, mais aussi des mille et un chantiers qui poussent partout. Nous dégustons un poulet rôti à la poussière et quelques oranges cueillies dans un verger. Ce n'est pas un vol, me dit-on ! D'accord, ce n'est pas un vol. Deux ou trois oranges, ce n'est pas un vol. Mais si tous les camionneurs et les automobilistes qui passent sur ce tronçon s'arrêtent pour cueillir deux ou trois oranges, le résultat sera catastrophique pour le propriétaire du verger et ça lui ferait une belle jambe de savoir que «ce n'est pas un vol !»

Maintenant, le paysage me semble familier : je connais ces routes. Je les connais par cœur. A chaque village, à chaque ville, un souvenir resurgit. Là, nous avons piqué-niqué et le défunt Lazhar Mokhnachi a immortalisé l'instant dans un cliché qui traîne dans ma boîte à photos. Là-bas, nous sommes tombés en panne en pleine nuit.

Après Relizane, nous fonçons vers Mostaganem... Moi, j'aurais voulu passer par Sig et Mohammadia, mais ces magnifiques cités doivent être

zappées également par l'autoroute. Maintenant, tout va vite et l'automobiliste qui fonce d'Alger vers Oran n'a plus le temps de regarder les villes et leurs façades, de jouir du spectacle d'un lac ou d'une montagne, de s'arrêter à un café et de se mêler aux citoyens du coin. Foutaise que tout cela ! Vite, vite ! Oran est l'objectif. Alors, pourquoi perdre du temps. Je regrette Sig et Mohammadia, mais le détour valait la peine. Entre Mosta et Oran, la belle autoroute longe la Méditerranée et offre des panoramas qui vous donnent envie de tout laisser tomber, de descendre du véhicule et d'aller vous étendre sur un rocher, les pieds dans l'eau...

Arzew et ses torches éternelles. Gdyl ! Le village a poussé ses tentacules vers les prés verdoyants. Gdyl, terre des hommes debout. Terre de la solidarité. J'ai des parents et des amis dans cette localité et il faudrait que j'aille les saluer... la prochaine fois peut-être ! Pourquoi, la prochaine fois ? Parce qu'il faut aller vite. Vite, vite... Nous n'avons pas le temps. Il nous manque le temps de vivre. Il nous manque l'essentiel car l'instant présent est ce moment magique où nous nous accomplissons et si nous le ratons, nous passons à côté des choses essentielles. Vivre n'est pas surgir du passé et tendre vers le futur ; vivre, c'est savoir s'arrêter à Gdyl, même si la nuit tombe trop vite, même si l'hôtel sera difficile à trouver dans la nuit, même si...

Oran-Ville : je reconnais à

peine un vieux cinéma transformé en n'importe quoi. Comme toutes les villes algériennes colonisées par le laisser-aller et la médiocrité, Oran croule sous le poids de la paupérisation et de l'abandon. La saleté est partout et les belles artères, qui dégageaient une opulence et une élégance à nulles autres pareilles, ne sont plus que des lieux où s'exhibe la nouvelle misère enfantée par une décennie de politique ultralibérale. Des enseignes new look et un nouvel habillage de quelques commerces donnent l'impression que les rues principales se modernisent, mais ce n'est qu'un leurre. Le mauvais goût, la saleté et la déprime sont partout. Des jeunes, pareils aux autres chômeurs produits par les bidonvilles de la pauvreté, squattent les trottoirs pour y vendre tout et rien...

Pleure Oran la grise ! Pleure ta jeunesse perdue, tes cinémas fermés, ta culture broyée par la machine du refrain facile, ton football clochardisé... Il te reste quelques espaces de lumière, ces petites rédactions où des journalistes tentent de recréer la grande tradition de la presse oranaise dont la liberté de ton et la vivacité d'esprit ont toujours posé des problèmes à la presse algéroise... Je passe à côté de la «République». Un grand courant d'air frais traverse les lieux. Là-bas, c'est le Fouquet's et Blidi Maâchou va surgir avec son dernier papier entre les mains, pour me serrer entre ses bras. Les autres arrivent en courant. Fous de joie. Fous d'amour. Fous de révolution et de théâtre enga-



Par Maâmar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

gé. Mais il ne reste plus rien de cet Oran-là !

Une dame me reconnaît grâce à la photo du journal : «Merci pour l'espoir que vous nous donnez, car, autour de nous, — regardez par vous-mêmes —, rien n'incite à l'espoir...»

La dame poursuit leur route. Elle est d'une beauté irréelle. Elle se retourne pour me saluer encore une fois. Des larmes coulent sur ses joues roses. Qu'avez-vous fait d'Oran ? Qu'avez-vous fait à la belle dame ? Qu'avez-vous fait à notre peuple ?

M. F.

P. S. : Merci à mon ami Amar Chawki, le talentueux chroniqueur d'El Watan, qui m'a corrigé en me rappelant que Bellemou n'a pas révolutionné le Raï avec un saxo, mais tout simplement avec une trompette. C'est noté. Je corrige donc ici la bourde de la semaine dernière.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Quand le père du multipartisme industriel en oublie jusqu'au nom de ses enfants !

Coopération. La France veut écrire une nouvelle page avec l'Algérie. Maâlich ! L'essentiel, c'est qu'il soit mentionné dessus...

... Schengen, Multi-entrées !

52 ! 52 partis politiques vont participer aux prochaines élections locales. Le chiffre est donné par le premier créateur de partis du pays, Daho Ould Kablia, le vrai père du multipartisme industriel ! Quand je lis et j'entends ainsi que 52 partis vont concourir pour un scrutin de proximité me viennent immédiatement à l'esprit les images des actualités en noir et blanc des premières chaînes d'usines créées par Henri Ford, à Détroit, aux Etats-Unis, en 1903. Des ouvriers, une flopée d'ouvriers s'affairant comme dans une ruche à fabriquer des voitures. 52 partis ! Je suis sûr que leur père lui-même, celui qui a signé de sa main génitrice leur agrément, ne les connaît pas tous. Vous me direz qu'il existe dans notre société de familles nombreuses, des papas qui ne se rappellent pas le prénom de leur 15^e enfant. 52 partis politiques ! Mon Dieu ! Mais quelle longueur fera la table sur laquelle seront posés les 52 bulletins de vote ? Faut d'ores et déjà commander des rallonges chez

les menuisiers, sinon, c'est par terre que l'on nous demandera de ramasser le bulletin pour le PIPEAU, le TAGADATSOUINTSOUIN ou le ZIMBOUMBOUM, partis en lice pour ces communales. Et puis, a-t-on pensé aux personnes âgées ? Non, bien sûr ! Nos seniors ont-ils encore la santé pour collecter un à un les 52 bulletins de vote ? Ne risque-t-on pas d'assister à un véritable drame, une personne du 3^e âge, terrassée par une crise cardiaque et succombant à cet effort surhumain du ramassage de 52 bulletins ? 52 partis ! A croire que c'est une nouvelle branche d'investissement aidé ouverte par l'Ansej et sur laquelle on se bouscule. Leurs congrès constitutifs à ces partis, j'espère qu'ils se sont tenus sous l'égide du FCE, l'organisation des patrons ! 52 partis ! Y a-t-il une exemption d'impôts de cinq ans en début d'activité pour que nous assistions à une telle prolifération de formations partisans ? Moi, très sincèrement, je plaide pour un changement de tutelle des partis. Que le ministère de l'Intérieur en soit déchargé. Et que leur gestion revienne tout naturellement à Benbada ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.